

TOUS TES ENFANTS  
DISPERSÉS

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

# TOUS TES ENFANTS DISPERSÉS

Roman



**VOIR DE PRÈS**

L'auteure remercie le CNL pour la bourse de création accordée à l'écriture de ce livre.

Chanson « Ubalijoro » citée p. 286 à 288 :

© Rodrigue Karemera.

Poème « La Môme néant » de Jean Tardieu cité p. 375-376 :

© Gallimard, 1951.

© Éditions Autrement, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-235-6

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour Mfurayange et Micomyiza*

Je relis les livres que j'aime et j'aime  
les livres que je relis, et chaque fois avec  
la même jouissance (...) : celle d'une  
complicité, d'une connivence, ou plus  
encore, au-delà, celle d'une parenté  
enfin retrouvée.

Georges PEREC

*W ou le souvenir d'enfance*

*Umutemeli w'ishavu ni ijosi*

Le cou est le couvercle du chagrin

proverbe rwandais

*As she fell asleep, she placed one  
soft hand over her land.  
It was a gesture of belonging.*

Bessie HEAD  
*A Question of Power*

## Blanche

« C'est l'heure où la paix se risque dehors. Nos tueurs sont fatigués de leur longue journée de *travail*, ils rentrent laver leurs pieds et se reposer. Nous laissons nos cœurs s'endormir un instant et attendons la nuit noire pour aller gratter le sol à la recherche d'une racine d'igname ou de quelques patates douces à croquer, d'une flaque d'eau à laper. Entre eux et nous, les chiens, qui ont couru toute la journée, commencent à s'assoupir, le ventre lourd d'une ripaille humaine que leur race n'est pas près d'oublier. Ils deviendront bientôt sauvages, se mettront même à croquer les chairs vivantes, mouvantes, ayant

bien compris qu'il n'y a désormais plus de frontières entre les bêtes et leurs maîtres. Mais pour l'heure, la paix, minuscule, clandestine, sait qu'il n'y a plus sur les sentiers aucune âme qui vive capable de la capturer. Alors, elle sort saluer les herbes hautes qui redressent l'échine sur les collines, saluer les oiseaux qui sont restés toute la journée la tête sous l'aile pour ne pas assister, pour ne pas se voir un jour sommés de venir témoigner à la barre d'un quelconque tribunal qui ne manquera pas d'arriver, saluer les fleurs gorgées d'eau de la saison des pluies qui peinent à exhaler encore et malgré tout un parfum de vie là où la puanteur a tout envahi. »



Tu disais cela quand tu parlais encore, Mama, à mots troués, en attendant que ton fils Bosco rentre du cabaret, cette soirée de 1997.

Tu utilisais le temps présent à cette heure exténuée du jour pour raconter tes souvenirs du mois d'avril 1994, comme si trois années ne nous avaient pas irrémédiablement séparées. Et les volutes blanches qui s'échappaient de ta main, celles qui sortaient de ma bouche entrouverte, toi *Impala*, moi *Intore*, les deux marques de cigarettes d'avant, les seules que nous voulions encore goûter comme pour conjurer le temps assassin, à moins que ça n'ait été une façon de s'étouffer à petit feu avec les effluves du passé, nos volutes

se rejoignaient, nous entouraient d'un nuage rassurant.

Assises sur le même petit banc de bois brinquebalant qu'autrefois, sur la *barza*, la terrasse, de la grand-rue de Butare, nous étions cachées des passants par les larges troncs des jacarandas. Tu te laissais aller à parler du *mois de lait qui était devenu celui du sang*, *ukwezi kwa mata kwahindutse ukw'amaraso*, entre deux silences qui auraient tout aussi bien pu être des sanglots à couper au couteau et je t'écoutais sans savoir si ma main qui me demandait de te serrer le poignet n'allait pas te faire sursauter. Je restais donc immobile en soufflant fort ma fumée vers la tienne pour qu'elle t'atteigne et desserre ton chagrin figé. Bien que je n'y connaisse

rien à la chimie, je me suis souvenue de ce joli mot de *sublimation* lorsque notre professeur nous avait raconté comment le solide devient gaz et je pensais qu'il devait y avoir un procédé qui de la même façon permettrait à des corps devenus rigides de s'envoler en fumée sans mourir pour autant, de se rejoindre harmonieusement dans les airs, invisibles aux passants. Je me suis imaginée en *Intore*, danseur guerrier coiffé de longs cheveux ivoire, d'une lance érodée et d'un minuscule bouclier en bois sculpté, voltigeant autour de toi l'*Impala* aux cornes torturées, antilope pourchassée, t'entourant d'une haie de mots sauvés, de mots ressuscités. Moi l'*Intore* valeureux, les bras tendus, le dos cambré, je faisais trembler la terre

de mes pieds ornés de grelots *amayugi*,  
je faisais reculer l'ennemi menaçant  
en vantant tes hauts faits, tes enfants,  
tes amants, ta liberté si cher payée.  
Et pendant que la nuit nous aidait à  
disparaître rapidement dans la pénombre  
de la *barza*, j'écoutais ta voix en hochant  
la tête, et si mes mouvements étaient  
imperceptibles, parce que j'avais oublié  
depuis longtemps comment te toucher,  
là-haut dans la fumée, je faisais voler  
les mèches de sisal blanc ornant mon  
front comme un *Intore*, poète danseur,  
combattant d'apparat capable de  
conjuré ta mort du mois d'avril.

Un moment tu t'es tue, un arrêt  
incongru au milieu d'une phrase, tu as  
sursauté, poussé un petit cri puis un

son étrange est sorti de ta gorge. J'ai cru que tu pleurais, j'ai scruté ton visage qui se détachait dans l'air enfumé, la ligne droite de ton nez éclairé avec précision par les derniers rayons du soleil couchant, j'ai craint que tu ne puisses plus contenir quelque souvenir brutal dans ta langue métaphorique qui m'avait jusqu'alors protégée, qui a protégé tous ceux qui n'ont pas voulu savoir jusqu'où était allée l'ignominie, et tout mon courage d'*Intore* s'est enfoui dans ma poitrine immobile. J'ai attendu, le ventre noué, attendu jusqu'à ce que je réalise que tu riais doucement, une fleur de jacaranda entre les mains. Elle était tombée de l'arbre devant nous, t'avait fait peur, cette peur enfantine qui menace de resurgir toute la vie